

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 7

PDF erstellt am: **01.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Reclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

VAUDOIS ET VAUDOIS

LES rangs des Vaudois, des vrais Vaudois, s'éclaircissent * C'est le *Conteur* qui le dit et si cet excellent journal, dont la volonté bien arrêtée est de ménager dans ses colonnes hospitalières un ultime refuge aux choses de « chez nous », si ce journal, dis-je, le proclame en un style lapidaire qui rappelle le « Ci-git... », c'est qu'effectivement la sonde a trouvé, trop tôt à notre gré, le fond du réservoir.

Hélas, il n'en faut plus douter, les vents ont soufflé en tempête de l'Ouest, du Nord, de l'Est et du Sud, de telle façon que les effluves embaumés qui sortaient de notre sol et suffisaient autrefois amplement à l'alimentation de notre organisme ont été emportés au-delà des monts, dilués dans les courants atmosphériques contraires ou balayés dans les rares recoins du pays où l'on vit encore à genoux sur la terre avec les yeux rivés au sillon. La puissance attractive des temps nouveaux, les commodités de la vie moderne, l'état de dépendance matérielle qui en résulte vis-à-vis du dehors, les facultés de communications, l'affluence des étrangers, les besoins multipliés du cœur et de l'esprit, le recul de nos horizons et tous les impondérables qui s'insinuent, pour les gouverner, dans nos relations avec le Monde extérieur, ont peu à peu modifié notre mentalité en nous ravissant précisément ce qui constituait la richesse et le sel de notre individualité. Autrefois, nous ne faisons qu'un avec le sol qui nous avait vus naître, grandir, prospérer et sur lequel le destin nous appelait à mourir un jour. Nous avions toute une vie, que dis-je, bien davantage, la vie de plusieurs générations pour pousser de vigoureuses racines jusque dans les couches les plus profondes de la terre notre mère. Et la sève qui montait dans les rameaux avait une saveur particulière, la saveur réconfortante de ce terroir généreux, qui faisait de nous de bonnes filles, de bons garçons, d'essence traditionaliste peut-être, mais faciles à conduire, lents à la colère, réfractaires aux emballements, conscients de la solidarité de leurs assises et, par dessus tout, fiers et amoureux de leur admirable pays, terre d'abondance pour le travailleur courageux et endurant.

Cela est vrai, ces temps-là sont passés, les vents ont soufflé, l'air nourricier a été transformé, affadi, et les êtres déracinés s'accrochent un peu partout aux replis du terrain. Ils n'ont plus, les pauvres, ces fondements puissants et profonds des ancêtres, cette stabilité qui faisait de l'homme un roc pour lui-même et un refuge pour les autres. Ils cherchent leur orientation tantôt à gauche, tantôt à droite, et insensiblement ils deviennent le jouet de la brise ou de la brume, quand ils ne se perdent pas à la poursuite d'insaisissables feux-follets. A ces gens-là, il ne reste de Vaudois que le nom. La terre de leurs pères n'est plus rien pour eux, en attendant que l'Humanité elle-même soit vide de sens à leurs yeux. Ils sont mûrs pour la grande noyade dans l'océan qui ne recèle aucun souvenir, qui n'a point de nom, comme il n'a point de couleur. Pauvres Sans-Patries, vous ne pouvez plus jeter de racines parce qu'une corde, une des plus fines de votre âme, ne vibre plus en vous !

Mais, fort heureusement, ce n'est là qu'une bien faible minorité de notre peuple. Nous autres, qui formons le reste du tas, nous ne sommes pas contaminés à ce degré, bien que cependant

nous ne méritons plus le titre de purs, de vrais Vaudois. Tous ou presque tous, nous avons aspiré un autre air, nous ne nous sommes pas nourris uniquement aux seins de la mère-patrie, il faut en convenir, mais si nos racines sont moins profondes, si notre individualité est moins prononcée, si notre saveur est plus fade, nous n'en sommes pas moins encore solidement ancrés dans le sol du pays, à cette terre vaudoise qui fait contrepoids à ce que les idées nouvelles ont d'irréfléchi ou de prématuré. Si jamais, par exemple, notre tête, surchauffée par un sirocco quelconque, avait des velléités de s'enticher de ces théories de serres chaudes qui nous représentent la Fraternité, la Solidarité, la Justice, la Paix universelle, ces biens inestimables, comme des fruits mûrs, partout prêts à être cueillis, exploités, gaspillés, telle une marchandise avilie, malgré tous nous resterons sceptiques comme nos pères et dirons : « On verra voir », tout en vidant avec les nôtres le verre de l'amitié.

Le Vaudois moderne est moins exclusif, plus tolérant, que le Vaudois d'antan, mais il n'en aime pas moins son pays de toutes les fibres de son cœur, car c'est cette corde qui, chez lui, vibre en tout temps et en tout lieu avec le plus de sonorité. Tant que la mélodie de H. Durand et les strophes de J. Olivier :

*O bleu Léman, amour de tes rivages,
Miroir du ciel où tremblent les nuages, etc.*

trouveront en son cœur un écho ému, croyez-m'en, il ne sera pas, où qu'il se trouve, un déraciné et un Sans-Patrie. Celui qui peut frémir à ces accords mélodieux, garde au fond de son cœur et de son cœur la vision de l'incomparable et abondante poésie qui se détache de nos lacs, de nos montagnes, de nos vallons, de notre manière de vivre et même de nos travers de caractère. Oui, sans doute, un Vaudois nouveau genre vit, sent, pense comme un autre homme et rien de ce qui est humain ne lui est étranger, mais il conserve malgré tout son acte d'origine dans la poche ou plutôt sur son cœur et c'est ce qui donne au vaillant « Conteur » sa raison d'être à l'avenir comme par le passé, car il fait bon se sortir une fois par semaine de l'internationalisme politique tout pétri d'égoïsme et du cosmopolitisme mercantile de tous les jours pour se retremper au contact de la poésie des choses simples de chez nous.

Et maintenant, s'il vous faut, amis lecteurs, un exemple et une preuve de l'attachement touchant, ainsi que de la poésie cachée qui remplit l'âme du Vaudois, écoutez ceci :

Une jeune famille de Chexbres émigra, il y a quelque vingt ans en Argentine. Après avoir élevé ses deux fils, la mère mourut là-bas en laissant aux siens la nostalgie de ce pays qu'elle avait tant chéri et qu'elle aurait tant aimé revoir. Peu après cette épreuve, le père, n'y tenant plus, vint avec ses deux fils faire un séjour aux lieux de sa naissance. Sur le point de repartir pour les rivages argentins, les deux adolescents, mûs spontanément par un sentiment irrésistible, s'en allèrent remplir au lac, au bleu Léman, une bouteille d'eau qu'ils emportèrent, comme un joyaux précieux, au-delà de l'océan pour en arroser pieusement la tombe de leur mère.

Amour filial, amour de la patrie, suprême har-

monie, nous ne pouvons concevoir l'un sans l'autre ! Tant qu'un fils aimera sa mère, il ne cessera d'aimer sa patrie !
Jean Doron.

* Voir « Conteur Vaudois » du 23 janvier 1926.



LA TRABLIA DAOU TRAIINTION

(Patois de La Vallée).

*Ain sè paî dè laou,
Vè la fin dè l'annâye,
Vin sovè lou radaou
Aprè liass' è mènâye.
On vè tsò daou myédzèu
Avouè pliodzè bataintè
A sohlià hliè traî dzeu ;
Coum'on fôu sè teurmaintè.*

*L'Eurba, feu dèz aïngon,
Tsèrîs' a saïndjé lou Rônou ;
E lou pon daou Prâ-Rion¹
Sè drèssè coum'on trônu
Su l'éige blu dè fè
Qu'a sè pié sè lamaintè.
Le l'ainhliou è traî quiè.
Adè pe menachainta.*

*On nè vâi pe dè naî,
A pê côquidè lainguiettè.
Gadzou que lou vòdâ
A manâiyè baguiettè.
Mira quin tsaindzemè !
To neu lou sèlaou dèrdè
Sè raïyon binfagè ;
L'invit' a promenèrdè.*

*Agè² qu'on trovèrdè
Pâquièreta dzôulièta
A hlian³ daou tsalotè,
Amon su la Côtètè.⁴
Ain vouâis' ain plâin bouman !
Le son dè duvè suèrtè :
Lèz onnè tof' ain hlian ;
Quant' èz ôtr' aintraouvèrtè.*

*Le môutron aou fin bè
Dè laouz àld pourètè
D'on byò san to rossè
Còquidè primmè gotètè.
— Lè, lou lon dè Replia,⁵
Aintrè cèb' è Gran Raïyè,⁷
No sè praou su que yâ
Pe d'on bliè qu'èsaiyè.*

*Dè dèkoulà lè pliaî
Dè sa robèta bluza.
A pâinna s'on lè vâi
Contrè la tèra nuva.
— Ouna mi⁸ dèvan nè,
Lou lon dè ma pantinre,⁹
Balamè revenié,
Quan vi su la tsèrinre*

*Traî byò gran d'uè brelîè,
Botounè que vudraïon*

*Ain sè mondou guenié.
Ciuryaou fôt e qu'îé saïyon !
« Te mouvetraï dèman
Renontiu! inprudainta,
Tandî qu'aintre mè man
Te vivèr sorezainta ».*

*Ouna kopa t'atè
Su la tråblia dè féita,
A l'âbi¹⁰ daou pou tè.
Porquîè béché la téita?
Te porè t'alondjé
Dain ton lié dè vèdoura,
La pouainta dè tè pié
Pliondja dain l'éige poua.*

*Te porè dcaoutâ,
A hian dè tè companiè,
Tsanson, propou sala
Dè dzè dè hliè montaniè.
Ammou qu'aou rêvelion
La tråblia saï hloraita
Dè boquîè daou valon ;
Dinse la vuournâta.*

*Que prinson dè l'èrdzè
Prezâiyen¹¹ fleu dè sèra
Aou perfum violè !
Vu hliè dè nòutra tèra.
Mouchè¹² crâiticamè
Pèrmyé pièr' è foliassè,
Sâdzemè, dè tò tè,
L'an su tini laou pliasse.*

*« Fleurètè dè racro,
Voz aï fe d'on messâdzou.
Ora que ditè vo
Tsâcou! aïn son laïngâdzou ?
— Que lou fraï n'a qu'on tè ;
Que la têt' aïndroumâta
Atè aïnpackamè
L'aoura de la saliaïta.*

*Que, dâs' a côquîè mai
La vya, qu'adè fermaintè,
Repraïndrè tui sè draï ».
— O, tsambè que vo pliaïntè,
Fâiblet', à tò propou :
A la sôva¹³ novala,
D'on trè, pè lou Rezou,¹⁴
On dèrè¹⁵ su Tsapala.¹⁶*

¹ Pont de bois sur l'Orbe. — ² peut-être. — ³ à côté de — ⁴ Eminence qui divise la Vallée en deux vallons parallèles. — ⁵ Pièce de terre au hameau de Derrière-la-Côte; Sentier. — ⁶ Cible. — ⁷ Autre pièce de terre. — ⁸ un peu. — ⁹ Pâturage long mais étroit. — ¹⁰ à l'abri. — ¹¹ Présent. — ¹² Cachées. — ¹³ La sève nouvelle. — ¹⁴ Forêt du Risoud. — ¹⁵ On ira. — ¹⁶ Chapelle des Bois du Doubs, à 3 heures de marche du Sentier. A. P.

A la Campagne. — Et votre fils, père Benoît, qu'est-ce qu'il devient à Paris ?

— Il fait son chemin, le fieû ! Il est entré comme garçon de bureau à la mairie de la Vallée en deux valons parallèles. — Il voit déjà maintenant à la mairie du VIII^e. Avec du travail et de la conduite il arrivera peut-être... qui sait ? à la mairie du I^{er}.

Aux maîtresses de maison. — Frida, dit la patronne, vous avez encore brisé un vase à fleurs. Vous me causez plus de dommage que la valeur de vos gages ; vraiment, je ne vois pas ce qu'il faut faire !

— Augmenter mes gages, madame !

CHEVALIER DE LA LONGUE HISTOIRE

LT combien y en a-t-il ! Ils sont légion, ces chevaliers de la longue histoire. C'est presque une calamité publique. Nous disons « publique », parce que dans l'ordre de ces « chevaliers », il y a beaucoup d'orateurs. On prétend qu'ils ne s'en doutent pas. Tant mieux pour eux, tant pis pour nous. Oh ! sans doute, on n'est pas obligé de les écouter. Il n'y a que les journalistes qui aient cette obligation, comme aussi le devoir de corriger, en écrivant le texte de leurs discours, les fréquentes erreurs de langage de nombre d'orateurs. Et ce n'est pas chose facile, allez ! de rendre compte de ces harangues, de se faire l'interprète fidèle de ces pontifes de la parole. Souvent, ils ne veulent pas reconnaître qu'ils ont dit telle ou telle chose, quand ils s'aperçoivent que celle-ci a fait un effet tout autre

que celui qu'ils en attendaient. Et c'est, en pareil cas, le journaliste, naturellement, qui est le grand coupable. Aussi, pourquoi a-t-il trop bien compris ou plutôt pourquoi a-t-il été un reporter trop sincère des paroles de l'orateur ?

Il ne faut pas aller chercher ailleurs que dans la longueur excessive et fatigante de ces allocutions la raison de leur insuccès final. Un auditoire las, fatigué, est réfractaire à la persuasion. Il se rebiffe. Mais allez donc faire comprendre cela à ces fanatiques du verbe. Ils s'écourent parler et croient facilement que tous leurs auditeurs sont suspendus à leurs lèvres. Quelle illusion ! On dira ce qu'on voudra, les discours les plus courts seront toujours les meilleurs.

Hâtons-nous de dire que les orateurs ne sont pas seuls à constituer l'ennuyeuse corporation des « chevaliers de la longue histoire » beaucoup qui n'ont nulle prétention à l'art oratoire, inconsciemment, se révèlent, au point de vue de l'abondance — pas de celle du cœur — et peuvent rivaliser avec les orateurs les plus disert. Du simple récit d'un fait souvent insignifiant, ils font toute une conférence. Ça n'en finit plus, surtout si des absences de mémoire viennent encore compliquer les affaires. Et puis, ils remontent au déluge et cherchent en vain les noms des passagers de l'Arche de Noë.

Et quand vous-même ou quelqu'un de vos interlocuteurs cherche un nom, par exemple, c'est terrible : « Mais comment donc s'appelle-t-il ? Que c'est bête ! Notez que je sais très bien son nom... Enfin, quoi ; ça me reviendra. »

Ceci nous rappelle un monologue, récit dans une soirée à laquelle nous eûmes le plaisir d'assister. Ce monologue était l'amusant récit d'un ex-don Juan, qui évoquait le souvenir de ses aventures de jeunesse et celui de ses anciennes amies. Il faisait de chacune une description enthousiaste, puis, terminait invariablement le portrait par cette question invariable : « Mais comment diable s'appelait-elle ?... »

Le destin vous préserve de tomber dans les filets d'un chevalier de la longue histoire. On a peine à s'en sortir. J. M.

Les Lauriers sont coupés. (Comédie musicale en 3 actes de Jean Clerc et Emile Lauber. Une brochure aux Editions Spes, Lausanne.)

Bonne nouvelle pour les Chœurs d'hommes ! Voici une « comédie musicale » qui réalise, pensons-nous, l'idéal du genre : elle est facile à jouer, elle permet de faire participer à sa représentation tous les membres actifs d'une société chorale, remplissant tour à tour les rôles de choristes et d'acteurs, elle met en valeur, bien mieux que dans un concert ordinaire, tous les chants et les chœurs d'un programme bien étudié ; enfin, elle est de chez nous ! Les auteurs ont trouvé une formule qui plaira beaucoup : le personnage principal de la pièce, c'est le chœur d'hommes lui-même, si bien que la comédie pourrait s'intituler : « Aventures d'un chœur d'hommes » ! Idée ingénieuse qui répond certainement aux vœux d'un grand nombre de sociétés chorales à la recherche de « quelque chose » pour leur soirée annuelle.

LA PÉCLETTE DES W.-C.

LES histoires les plus drôlatiques n'arrivent pas toujours aux mi-fous, vous en pourrez juger par la petite anecdote suivante, aussi authentique que risible.

La scène se passe à la gare de Gruyère, où nous étions allés, quelques amis, faire une petite promenade, un jour de congé ; c'était, sauf erreur, un lundi de Pentecôte, il y a quelques années déjà.

Après avoir visité toutes les curiosités historiques de la petite cité, et fait honneur à un pantagruélique dîner, nous descendîmes à la gare prendre le train à destination de Bulle, où un arrêt de quelques heures était prévu dans notre itinéraire.

Parmi nous, l'ami Pécelet, excellent citoyen, fort honorablement connu à ***, dans tout le canton et bien au-delà de ses frontières. Nous avons quelques minutes, voire un petit quart d'heure, avant de nous embarquer ; quelques-uns, dont le grain de sel est proverbial, s'enfilent au Buffet ; l'ami Pécelet, lui, à l'insu de tous, s'enfila en un lieu beaucoup plus discret.

Entre temps, arrive une fanfare, La Tonitruante de Courgemont, qui, *illico* se met, à grands renforts de grosse caisse, à nous jouer les plus beaux morceaux de son répertoire, et il est bien fourni, allez !

Le train arrive, nous y prenons place, nous partons, salués par les accents vibrants de la Tonitruante qui joue toujours sur le quai de la gare. Notre coterie est au complet, sauf l'ami Pécelet, dont nous ne remarquons pas, tout d'abord, l'absence. Ce n'est qu'au bout d'un moment, que nous le cherchons dans tous les recoins de tous les compartiments du convoi, mais en vain ; où diable a-t-il bien pu passer ?

A Bulle, nous descendons, espérant voir surgir Pécelet de quelque coin inexploré d'une voiture ; mais, pas de Pécelet ! Il était pourtant parmi nous en arrivant à la gare de Gruyères ; peut-être, a-t-il trouvé quelque connaissance de marque au Buffet, et s'est-il oublié là bas ? Lui serait-il arrivé quelque accident ? Nous faisons un tas de suppositions, toutes aussi plausibles les une que les autres, sauf la bonne. Ce n'est que deux heures plus tard, par le train suivant, que nous vîmes débarquer ce bon Pécelet, tout seul, et penaud comme un renard qu'une poule aurait pris ! Nous nous informons de ce qui lui est arrivé, et, moitié hésitant, moitié grognon, voici comment il nous conta son odyssee.

— En arrivant à la gare de Gruyères, nous dit-il, j'avais le petit édicule que vous savez et qui, en ce moment, m'intéressait bien autrement que le Buffet ; j'entre, je referme la porte sur moi et je fis... le nécessaire ! Mais quand je voulus ressortir, inutile ; la péclette de la porte manquait ; et, pour comble de bonheur, le levier qu'elle actionne était en dehors de la porte ; je fus enfermé, et bien enfermé, car la porte est solide, pas moyen d'en avoir raison et, surtout, pas moyen de me faire entendre, à cause de cette satanée fanfare qui ne discontinua pas de jouer. J'eus beau appeler, crier au feu, au secours et rollier contre la porte de ma prison, je dus attendre que le concert fut fini, et encore ne vint on pas m'ouvrir tout de suite. Inutile de dire que pendant ce temps le train était parti. Je suis resté enfermé là-dedans près d'une demi-heure, en proie à une rage folle, et pénétré des odeurs du lieu ; peut-être dans une gare, laissez des portes de goguenaux sans péclettes ?

Vous pensez l'explosion de rires qui accueillit cette histoire et surtout sa conclusion. Inutile de dire qu'elle fit les frais de la chine pour le reste de la journée, et que le sobriquet de notre excellent ami n'a pas d'autre origine.

10 février 1926.

Pierre Ozairé.

Pour manger... On est souvent surpris par le langage dans lequel les menus sont composés. Lisez ce lui-ci :

MENU DU JOUR

Haddock
Mutton-chop
Rizotto
Yaourt
Cassata
Café.

Le malheureux a frotté son front comme pour y gommer la trace d'un cauchemar. « J'aurai du café, soit. Je l'aime, c'est parfait. Mais que vais-je manger avant ? Demander au garçon de me traduire la carte ? C'est gênant... Haddock ? Plat certainement ad hoc, mais qu'est-ce que c'est ?... Mutton-chop ? Avant d'être cuit, ça volait, ça nageait, ça rampait ? Ah ! Rizotto, je crois que c'est du riz, mais Cassatta ! Cassatta... Cassatta... On dirait un nom de victoire du général Bonaparte en Italie ! Hélas ! Que vais-je manger ? Je ne suis pas difficile pourtant. Un poisson, une côtelette avec du riz si l'on veut, et puis une glace, me suffiraient grandement... Mais du yaourt ! Ça m'a l'air ture ce machin-là, ça sent le tapis... »

Tout-à-coup il lui revint à la mémoire que la poche de son veston s'alourdissait d'un petit dictionnaire franco-anglais. Il y chercha yaourt et ne l'y trouva point. Mutton-chop lui ayant paru plus d'Albion que cher la bonne page, en murmurant : « Mutton-chop... le reste, il recommença, d'un pouce mouillé, à chercher Mutton-chop... »

Chose curieuse, en Allemagne et en Angleterre, c'est en français que les menus un peu chics sont rédigés. Alors ?